

Le silence du huitième jour

Faire silence pour entendre la parole de Dieu : derrière ce paradoxe réside ces moments privilégiés où l'homme bercé par le calme ambiant sent en sa plus profonde intériorité la paix de son âme et où parfois... la parole tant espérée ne s'entend pas. Le silence ne livre que du silence ! Alors, il arrive que foi et espérance vacillent.

C'est qu'en vérité, et le psalmiste en témoigne mieux que quiconque, appréhender ce Dieu que le silence rend comme totalement absent est fort difficile. Quant à en faire découvrir sa prodigieuse richesse, le défi est de taille, tout au moins dans la sphère culturelle européenne où, du *tohou-bohou* jusqu'à l'*horror vacui*, les notions de silence et de vide sont connotées fort négativement. Et, pour ce qui concerne plus spécialement la foi chrétienne, l'identification de l'Absolu au Logos, à la Parole, ne milite certes pas en faveur du silence divin...

On le voit, l'expérience de la rencontre avec le silence de Dieu invite l'homme à une véritable conversion qui consiste peut-être d'abord à prendre réellement ce silence au sérieux ! Et s'il était vraiment une réponse à la prière des hommes par laquelle le Seigneur révèle toute sa plénitude ? C'est que ceux qui découvrent la fécondité du silence de Dieu ne doivent pas être confondus avec ceux qui concluent à son mutisme ou à sa non-existence. Pour se taire, il faut exister et être bien vivant.

Alors, le silence de Dieu devient présence, communion, fécondité, potentialité, désir, possibilité infinie, liberté. A l'écouter de plus près, il pourrait même se révéler comme le moyen privilégié d'une expérience maïeutique fondamentale. Une nouvelle naissance qu'on tentera d'expérimenter en méditant notamment sur le premier récit de la création de la Genèse.

* *

*

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme et un souffle de Dieu agitait la surface des eaux » (*Genèse* 1, 1-2). Points de suspension... Au commencement, Dieu se tait, est silence, semblent suggérer les deux premiers versets du livre de la Genèse qui, tel en un avant-concert, mettent toute l'œuvre de la révélation divine sous tension : la baguette se dresse, suspendant et comme accumulant le son des instruments, avant que de libérer leur souffle en une grandiose harmonie.

Mystère que ce silence primordial qui révèle d'emblée que le Dieu de la Bible est un Dieu vivant, vitalité marquée par son souffle dont l'inspiration serait silence et l'expiration parole créatrice. « Les cieus racontent la gloire de Dieu et l'œuvre de ses mains le firmament l'annonce ; (...) non point récit, non point langage, nulle voix qu'on puisse entendre » (*Psaumes* 19, 2 et 4) chante le psalmiste : derrière la création et au-delà de la parole se tient le Seigneur dans son silence.

Un silence primordial de Dieu qui traduit le désir – l'aspiration qu'il porte au plus profond de son cœur. Le silence d'avant la parole créatrice exprime donc toute la potentialité de vie que porte Dieu, qu'il mettrait comme en réserve pour l'accumuler avant que de le faire advenir en parole créatrice. Et il est encore une autre interprétation possible de ce silence : mettre sous tension l'ensemble de la création. Tension due à l'ouverture inconnue que son déploiement opérera : « Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel, environ une demi-heure » (*Apocalypse* 8, 1). Tout se passe alors comme si ce silence était comme l'expérience suprême du possible. Une potentialité qui est à l'image de l'intention divine : radicalement libre.

Et c'est bien ce que l'on peut lire dans le récit de la création : à la limite, on se demande si Dieu sait exactement ce qu'est la lumière avant que de la créer ! En effet, ce n'est qu'une fois la lumière faite que Dieu semble la découvrir et l'approuve comme étant « bonne ». Alors seulement « que lumière soit » devient « la lumière fut » : précédée de l'article (*ha ôr*), elle devient cette lumière-là, *la* lumière que nous connaissons. Comme si Dieu, précisément, n'avait pas créé la lumière d'après une idée de ce qu'elle dût être ; comme si l'être de la lumière n'était pas connu d'avance dans son entièreté. Le silence de Dieu ne correspond pas au monde des idées platoniciennes que la parole mettrait en forme... De la création de la lumière jusqu'à celle de l'homme, voici la Vie qui maintenant se déploie.

Pour autant, est-ce la fin du silence initial ? Certes non car, le récit de la création le suggère assez – « Il y eut un soir et il y eut un matin » (*Genèse* 1, 5) – des silences entrecourent et se fondent maintenant dans la Parole, comme si celle-ci, à l'image de la respiration divine, avait besoin non seulement d'inspiration, reconcentration du souffle créateur, mais aussi de pause nécessaire au déploiement de la parole dans la durée – six longs jours.

Or, ce non-empressément donne à connaître là encore l'intention du créateur : Dieu laisse aux choses le temps d'advenir, leur accorde une autonomie. La création n'est

pas un acte d'immédiateté toute faite, mais recourt, dès son principe, à un écart entre le créateur et le créé. Ce délai que le silence accorde au déploiement de la création, c'est le temps de l'homme, le temps pour l'homme.

En quelque sorte, ces silences qui entrecoupent sans cesse le geste et la parole créateurs révèlent l'être d'un Dieu qui se déploie tout en se retirant ! Un thème que l'on trouve développé dans la mystique juive sous le nom de *tsimtsoum* et qui, appliqué au Créateur, signifie d'une part concentration, contraction et, d'autre part, évoque l'idée de retraite et de solitude associée au thème de l'exil. Il y a donc un double mouvement de retrait et de déploiement : « Dieu se retire de lui-même, en lui-même, pour laisser place à l'Autre, à la création et à la créature... »¹.

* *

*

Un retrait que le sabbat symbolise par excellence. Un septième jour qui clôt et ouvre tout à la fois le récit de la création : « Dieu bénit le septième jour et le sanctifia car il avait chômé après tout son ouvrage de création » (*Genèse* 2, 3). Le travail de Dieu consistait à parler – fût-ce à travers des silences ; le chômage divin consiste maintenant à adopter délibérément le silence qui est sanctification. Et sanctifier l'homme, c'est bien le pousser à sa divinisation, instante invitation à se prendre en main. Lorsque Dieu se retire en son silence, l'homme advient comme porteur de parole créatrice et poursuit le geste créateur : « Car l'acceptation de l'œuvre, c'est, pour l'homme, l'assomption plénière de sa responsabilité. Mais la loi du dialogue authentique exige que lorsque l'un des partenaires répond, l'autre se taise. La responsabilité de l'homme entraîne ainsi, par le jeu quasi automatique du dialogue, le silence de Dieu. »²

Un dialogue fait de silences que l'on retrouve à bien des égards dans la vie cachée de Jésus à Nazareth et qui semble être comme le récit d'une nouvelle création dont la matrice silencieuse est si bien représentée par Marie. Mystère que cette attente muette et néanmoins active qui marque la montée du désir et l'accueil de Dieu en soi-même. Il s'agit là d'un silence fécondité, comparable à un enfantement : « Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant » (*Isaïe* 42, 14).

¹ OUAKNIN Marc-Alain, *Méditations érotiques*, Payot, 1998, p. 63.

² NEHER André, *L'Exil de la parole, du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Seuil, 1970, p. 204.

Mais avant même d'atteindre ces sommets, déjà au niveau de la phénoménologie du langage, le silence habite la parole. Toute parole est rythmée par des silences qui symbolisent la vie intérieure qui la sous-tend. Sans eux, toute prononciation serait impossible ; ils correspondent aux intervalles qui séparent les lettres et les mots dans l'écriture. Mieux, le silence de Dieu donne tout son poids à la parole et fait advenir la Rencontre : « Il est beau, apaisant, stimulant ce silence ; plus éloquent que la parole, il la dédouble, il la souligne, l'intensifie ; il en est comme le contrepoint, et, dans les interstices du langage, dans les pauses, dans les moments de suspension, il véhicule comme un surcroît de vie, une énergie insoupçonnée qui porte l'homme vers plus haut que lui, qui lui fait rencontrer Dieu. »⁴

*

³ LATTEUR Emmanuel, « Silence du Christ et silence monastique », *Collectanea cisterciensia*, n°38, 1976, p. 3.

4

commencement d'office selon le rite byzantin. Ou bien, comme le pose Lao tseu : « Qui se tient creux sera rempli » (*Tao-Tö King* 22).

Ce « vide » ne serait-il pas aussi le signe marquant de l'identité profonde de Dieu – Celui que l'homme ne peut percevoir qu'en « creux » ? Paradoxe d'une plénitude qui ne se laisse connaître et entre apercevoir que dans le creux du rocher (*Exode* 33, 22). Un creux qui est un pur espace d'accueil que l'homme doit rendre spacieux par l'adoption d'un silence compris ici comme la cessation de tous les raisonnements et mentalisations sur Dieu et ses œuvres. Faire silence, c'est aussi se désencombrer l'esprit de tous les concepts qui font écran entre notre moi le plus profond et la réalité divine. Alors, on pourra, à l'instar de Moïse, percevoir le Seigneur vraiment « tel qu'il est ». Là réside le processus de divinisation de l'homme.

Et telle est la mission confiée par Dieu à sa créature, appelée à compléter et à accomplir la parole et l'œuvre divines dans des actes répétés de liberté créatrice. C'est que, « à l'image de Dieu, il créa l'homme » (*Genèse* 1, 27) – soit radicalement libre. « En créant l'homme libre, Dieu a introduit dans l'univers un facteur radical d'incertitude : l'homme libre, c'est l'improvisation faite chair et histoire, c'est l'imprévisible absolu, c'est la limite contre laquelle viennent se heurter les forces directrices du plan créateur »⁵. Ce que pressentait Nicolas Berdiaev en une grandiose vision : « Dieu attend de l'homme la liberté la plus haute, la liberté du huitième jour de la création. Une haute responsabilité pèse sur l'homme du fait de cette attente divine. (...) Dieu attend de l'homme cette découverte d'une liberté par laquelle doit se révéler ce qui n'était pas prévu par Dieu lui-même. Dieu a justifié ainsi le secret de la liberté, posant dans sa puissance des bornes à sa propre prévision.⁶ »

Le silence de Dieu conduit donc à introduire une incertitude dans la création qui va inviter l'homme à prendre la mesure des responsabilités qui sont les siennes : « Heureux êtes-vous, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous ! Heureux êtes-vous, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés ! » (*Luc* 6, 20). Ne peut-on pas lire les béatitudes comme la traduction d'un regard qui perçoit avant tout dans la réalité le manque, la béance qui réside en son sein, vide qui est comme appel à être empli ? Il s'agit alors de voir les choses comme « en creux » et non « en

⁵ NEHER André, *ibid*, p. 159.

⁶ BERDIAEV Nicolas, *Le Sens de la création, un essai de justification de l'homme*, Desclée De Brouwer, 1955, p. 209-210.

Qu'est-ce que donc que cette Présence qui se révèle dans le silence, dans le sentiment d'absence, de vide et même de perte ? Expérience d'abandon et de dérégulation totale qui culmine à Gethsémani et au Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (*Marc* 15, 34). Que se passe-t-il, au sens le plus littéral du mot – quel passage, quelle Pâque ? Il semble que la présence mystérieuse du père se manifeste comme une réponse à une absence. Or, cette absence plus ou moins éprouvée dans les profondeurs de l'Homme-Dieu suspendu en croix est comme la condensation et l'intensification d'un désir puisqu'il n'est de désir que de ce qui est absent – désir qui est une autre traduction de l'amour, de l'amour de son Père. Alors, ce désir amoureux de l'absent suscite un mouvement d'aimantation qui conviera l'absent, l'attirera en soi-même, le rendra présent, le fera advenir comme un autre soi-même !

* * *

*

Et le Vivant ne peut que donner la Vie : serait-ce là le mystère de la résurrection ? Car l'expérience du silence et de l'absence de Dieu est bien celle des disciples témoins de la résurrection du Christ sans cesse vécue sous les espèces d'une apparition et d'une reconnaissance, mais d'une apparition qui se retire sans cesse, que ce soit au tombeau vide, dans l'auberge proche d'Emmaüs ou encore au cénacle.

Apparaître, disparaître, réapparaître : toute la grammaire des évangiles de la résurrection se trouve là. Un « procès d'absence »⁸ où Jésus ne se rend jamais plus présent que lorsqu'il disparaît, semble comme se retirer dans l'infini du ciel de l'Ascension, laissant alors comme un vide entre l'Homme et Dieu. Un espace de vacuité dans lequel, on l'a suffisamment vu, l'Homme sera appelé à se diviniser, notamment par le silence divin dont il adoptera à son tour la prodigieuse fécondité. Mais alors, ce silence surgit des profondeurs du cœur de l'homme agirait-il à son tour, lorsqu'il prie, comme une invitation adressée à Dieu de se laisser attirer et transformer par sa créature ? N'est-ce pas en partie ce que suggère Irénée de Lyon lorsqu'il évoque « l'accoutumance de Dieu à habiter dans l'homme⁹ » ? Jusqu'à changer le Tout-puissant ? A ce point, la raison vacille et il convient, plus que jamais, de faire silence. Mystère du silence du huitième jour...

Frère Irénée

⁸ CERTEAU (de) Michel, *La Faiblesse de croire*, coll. « Points essais » n°504, Seuil, 1987, p. 215.

⁹ SAINT IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, traduction par Adelin Rousseau, III, 20, 2, p. 373, Cerf, 1984.